

My Brain in Love



ÉDITIONS OUROBOROS

©2023 : Édition Ouroboros

ISBN : 978-2-494126-02-2

EAN : 9782494126022

Dépot légal : Janvier 2023

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse :
Janvier 2023.

Couverture : Annette Fort

Correction : Marion Aicart, avec le soutien de Chloé Lasserre
et Candice Boireau

Initialement publié sous le nom *This is my brain in love* chez
Little, Brown and Compagny © Copyright © 2020 by Ilene Yi Zhen Wong
Première édition : Avril 2020

I.W. Gregorio

My Brain in Love

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Bénédicte Bernier.

Éditions Ouroboros
www.editions-ouroboros.com

*Pour O et G, telle une promesse de vous accompagner à travers
le doute, la peur, la colère et la tristesse.*



Prologue

Ceci est, pour l'essentiel, une histoire joyeuse. Il est important de le savoir, car je déteste les livres qui nous font nous sentir comme un enfant découvrant son doudou favori à la machine à laver. Les romans où l'histoire est belle et où rien ne fait mal, jusqu'à ce que la fin nous frappe, creusant un trou dans notre estomac, ôtant des organes dont nous ignorions l'existence. Je préfère savoir à l'avance si je dois prendre un paquet de mouchoirs. Pour mon cœur, c'est mieux, vous comprenez ?

Je vous dis ceci parce que je souhaite vous rassurer. Je veux que vous sachiez que lorsque l'histoire se terminera sur moi, fixant ma boîte de médicaments, luttant pour savoir quoi en faire, vous serez préparés.

Tout va bien se passer.

Je vous le promets.

Note de l'éditrice : aux États-Unis, il y a une différence entre l'État de New York et la ville de New York City.



Mon cerveau en faillite

Jocelyn

Comble de l'ironie : l'année où je décide que l'État de New York n'est pas qu'une simple décharge, mon père finit par admettre que notre emménagement était une erreur.

Aujourd'hui est l'un de ces rares jours où toute notre famille est réunie. D'ordinaire, mes parents tiennent la caisse du restaurant, au rez-de-chaussée, car ils sont incapables de faire confiance à qui que ce soit d'autre pour s'en charger, mais lorsque notre arrivée d'eau se brise au beau milieu du *rush* du midi, aucun plombier n'est disponible avant l'heure du dîner.

Mon frère et moi accueillons la nouvelle comme celle d'un jour de neige. Un repas en famille ! Amah, notre grand-mère, n'étant plus occupée en cuisine, peut aider Alan avec ses maths ! Même pas besoin de donner un coup de main pour le ménage après mes devoirs, aussi j'aurai peut-être le temps de travailler sur le scénario que j'écris avec Priya !

Mais l'excitation retombe rapidement quand j'aperçois ma mère au bord des larmes alors qu'elle rédige le panneau FERME POUR RÉPARATIONS, que je corrige : FERMÉ POUR RÉPARATIONS.

Je commence à m'inquiéter lorsque je vois mon père prendre de l'antiacide à la place de son habituel thé de chrysanthème. Je décide alors de prêter davantage d'attention à ce que disent mes parents dans leur chambre.

Mon niveau de mandarin est très basique, n'ayant jamais fait d'efforts pendant les cours hebdomadaires de l'Association chinoise de la vallée de Mohawk, mais même moi, je peux comprendre les mots « cher », « pas d'argent » et « retour à New York ».

Après un interminable coup de téléphone, mon père s'assoit enfin. La table à manger est jonchée du méli-mélo habituel des restes réchauffés au micro-ondes. Le porc moo shu a l'air particulièrement ramolli. Ma mère fixe mon père avec impatience, presque avec espoir. Il hoche la tête et se tourne vers nous. Amah et moi échangeons un regard. Mon frère est trop occupé à s'empiffrer d'un nem de la veille pour remarquer que mon père nous a rejoints.

— Alan, lance-t-il d'une voix cinglante.

Il patiente, espérant obtenir cinq secondes d'attention de la part de son fils avant de continuer.

— Mon oncle m'a dit que le manager de son restaurant dans le Queens rentrait en Chine. Il est peut-être temps de retourner en ville.

Vivre au-dessus d'un restaurant nous habitue à un brouhaha constant. Il y a toujours le bruit des hachoirs, le cliquetis d'un wok qui tape contre la gazinière ou quelqu'un qui hurle en chinois. Mais en ce moment même, le silence qui suit est étouffant, comme si quelqu'un avait aspiré toute forme de vie dans la pièce.

Amah est la première à émettre un doux grognement peu engageant. Deux notes interrogatives, ni approuvatrices, ni désapprouvatrices.

Alan, qui mâche encore, ne parvient qu'à hausser les épaules en marmonnant un faible « Ah », ce qui n'a aucun sens étant donné qu'il a passé la majeure partie de sa vie dans cette ville.

C'est donc à moi qu'il revient de lâcher haut et fort, un :

— Non.

On ne peut pas déménager. Pas maintenant, alors que je viens de découvrir un véritable marchand de bubble tea dans ce trou paumé. Pas maintenant, alors que j'ai enfin la chance de prendre des cours de cinéma à l'université du coin. Pas maintenant que j'ai peiné à trouver un groupe de personnes que je peux considérer comme des amis, et même trouvé une meilleure amie.

Ma mère se contente de regarder ses mains et mon père me fixe, attendant que je développe.

— Papa, s'il te plaît, dis-nous que tu plaisantes. J'ai littéralement passé ces six dernières années à me plaindre de notre emménagement ici et tu veux abandonner le restaurant, maintenant ?

Mon père se hérisse (je le jure, les cheveux au sommet de son crâne se dressent quand il est agité). Les yeux d'Alan font des allers-retours entre papa et moi. Avec ses joues pleines de nourriture, on dirait un écureuil devant un match de tennis.

— Xiao Jia, dit-il d'une voix basse, mais menaçante.

Je décide de changer de stratégie.

— Et pour les écoles ? Elles sont super. Tu sais que j'ai déjà des plans pour prendre des cours du soir à l'université à la rentrée. Et le restaurant a des habitués maintenant.

Pas beaucoup, mais il en a.

— Et si Alan se chargeait de mes livraisons pour que je puisse travailler au comptoir et qu'on ouvre un compte Facebook ou un truc comme ça ? Faire de la publicité gratuitement, des réservations, tu sais. Ça fonctionne.

— Pourquoi tu ne penses à cela que maintenant ? me demande papa. Tu travailles dans ce restaurant depuis toujours et tu n'as jamais rien proposé.

Les lignes sur son front passent de la frustration à la suspicion, un changement subtil, mais familier.

Je me retiens de rétorquer : *parce que ce restaurant aspire l'âme des vivants*. À la place, je dis :

— Je ne m'étais pas rendu compte à quel point les choses allaient mal. Je pensais qu'on s'en sortait.

Avec le recul, je peux voir les signes. Lorsque M. Chen est retourné à Kaohsiung pour être avec sa famille, nous n'avons jamais cherché à le remplacer, ma mère travaillant deux fois plus. Papa a commencé à faire sa comptabilité et à passer les commandes directement dans le restaurant pour pouvoir donner un coup de main quand cela devenait trop compliqué.

Tout à coup, beaucoup de petits éléments prennent un nouveau sens : pourquoi ma mère me grondait quand je laissais la lumière allumée en quittant une pièce, pourquoi Alan n'avait pas pu aller à sa sortie scolaire, pourquoi ils avaient supprimé notre abonnement Netflix m'obligeant à « emprunter » les codes de Priya pour satisfaire ma dépendance cinématographique.

— Cela dure depuis des années ? demandé-je, horrifiée.

Sa tête inclinée et son silence suffirent à me répondre.

Il y a quelques années, un tremblement de terre de magnitude cinq a eu lieu sur la côte est, son épïcêtre se trouvant au nord-est de la Pennsylvanie. C'était un événement assez important qui a causé quelques dégâts matériels mineurs (en venant de la côte ouest, bien sûr, Priya a levé les yeux au ciel et a envoyé un GIF de chaises de jardin renversées). Je n'oublierai jamais ce que mon corps a ressenti pendant ce bref

moment : paralysé et en même temps poussé par une force extérieure terrifiante qui échappait à mon contrôle.

Je ressens la même sensation en ce moment. Et je pense : ça y est. C'est le cliché : *point de non-retour*.

Lorsque j'ai commencé à traîner avec Priya et que je me suis réellement intéressée au cinéma (pas seulement regarder, mais analyser), il fut dur de réaliser que bon nombre de films qui me procuraient de la joie quand j'étais enfant étaient, en réalité, très stéréotypés.

La première année de notre amitié, Priya et moi organisons des soirées cinéma en jouant à « Nomme le cliché » (je gagnais généralement, car ses parents limitaient considérablement son temps d'écran, alors que les miens étaient tellement occupés par le restaurant que je pouvais souvent me faufiler devant la télé avec Amah). Mais au fur et à mesure, notre jeu n'était plus une simple blague, mais bien une façon de voir la vie. J'ai réalisé que les clichés sont plus que ça. Ils ne sont ni bons ni mauvais. Ils sont tout simplement, aussi uniques que des lobes d'oreilles et communs que Winnie l'ourson. Ils nous rappellent que toutes les histoires sont taillées dans le même tissu, avec des patrons reconnaissables, même lorsqu'ils sont originaux et surprenants. Voir ces schémas récurrents nous aide à donner un sens au monde, à donner un cadre pour naviguer vers le futur.

Pour moi, c'est le *Grand Premier Choix*. Vais-je m'en aller silencieusement dans la douce nuit ou vais-je être tirée à coups de pied et de cris, loin de la vie que j'ai réussi à me construire ?

Sérieusement, comme si j'avais besoin de me poser la question.

Je commence donc à faire appel aux tendances naturelles de mon père, notamment l'avarice.

— Tu ne peux pas consciemment vouloir retourner vivre à New York. La semaine dernière, tu n'as pas dit que la place de parking de ton oncle coûtait plus cher que notre loyer ?

J'étais jeune quand nous avons quitté la Grande Pomme, mais je me souviens qu'il se plaignait constamment de la circulation, des clients grossiers et de la façon dont son oncle le dominait.

— Où vivrons-nous ? Alan et moi sommes trop grands pour dormir dans la même chambre.

— Tu crois que je n'ai pas pensé à ça ? grince mon père. Tu te crois si intelligente ?

— *Aiya, Baba*, murmure ma mère en posant une main sur son bras pour le calmer avant que les choses ne dégénèrent. *Ta xiang bangzhu ni.*

Les narines de mon père frémissent alors qu'il inspire profondément et se frotte les yeux.

Je rassemble mes esprits et tente une nouvelle approche.

— *Baba*, Maman a raison. Je suis désolée de ne pas m'être investie dans le restaurant. Je veux simplement donner un coup de main. Laisse-moi regarder les chiffres, réfléchir à quelques stratégies. L'option commerce que tu m'as fait suivre pourrait bien servir à quelque chose, non ?

Même en m'entendant dire ces mots, j'ai le sentiment que mon père a raison. C'est arrogant de ma part d'imaginer que je peux débarquer avec mes idées venant d'un cours d'introduction au commerce suivi au lycée et redresser un restaurant qui bat de l'aile depuis des années. Mon père se contente de lever les mains. C'est la preuve que la situation est désespérée.

— *Haoba, suibian ni*, marmonne-t-il.

Ce qui est l'équivalent de « Bien, essaie à ta façon ».

Je prends ça pour une victoire.

Pour l'instant.



Mon cerveau en vacances

Will

C'est le dernier jour avant les grandes vacances et je suis sûrement le seul au lycée St. Agnès à stresser. L'idée d'un nouveau cycle journalier surchauffe mon cerveau. Manny sautille presque en faisant des high-five à tous ses amis de l'équipe de foot tout en criant « plus qu'une minute ! ».

Il a un super boulot chez Amazing Stories, la boutique de BD du coin. Il va donc être payé à rester assis à lire des mangas toute la journée. Javier, quant à lui, déambule dans le couloir avec son apparence longiligne, ses lunettes de soleil et ses écouteurs antibruit, un élan particulier dans sa démarche, racontant à qui veut l'entendre que notre professeur d'informatique l'a aidé à obtenir un stage chez ConMed. Si les gens de l'association étudiante contre les « conduites néfastes » les voyaient, ils mettraient Javier et Manny dans une publicité représentant des *drogués de la vie*, juste à côté de leur affiche rétro TON CERVEAU SOUS DROGUE où l'on peut voir des œufs qui cuisent dans une poêle, censée illustrer les dangers de la toxicomanie.

Je suis le seul de mes amis à n'avoir aucun projet et le pire dans tout ça, c'est que je suis le seul à blâmer.

Mon anxiété ne fait qu'augmenter quand Javier et moi pénétrons dans le studio du journal. C'est une sensation étrange étant donné que ça a été mon endroit préféré de St. Agnès ces dix derniers mois. Lorsque j'entre dans la pièce, M. Evans nous accueille comme si nous étions les fils prodiges, enfin de retour.

—Will! Javi! Attrapez vos chaises, je m'apprête à distribuer mes nominations.

Il y a une dizaine d'années, le personnel de St. Agnès s'est débarrassé des sondages de fin d'année après qu'un scandale lors des votes a conduit

l'administration à proclamer que « *tous nos élèves ont des chances de réussir, il n'y a donc aucun intérêt à suggérer que la popularité peut prédire la réussite future* ». Cela n'a pas empêché M. Evans de faire sa propre liste afin d'annoncer l'équipe de rédaction du Spartan de l'année prochaine.

Lorsque je récupère une chaise près des ordinateurs, elle glisse entre mes doigts moites en faisant des cliquetis désagréables. Dans mon esprit, je suis déjà en train d'imaginer ma propre nomination : *William Obinna Domenici, le plus susceptible d'avoir les mains moites*. Personne ne semble remarquer le vacarme. Mon visage brûle encore lorsque je m'assois.

M. Evans s'installe sur le bord de son bureau, remonte ses lunettes à écaillés et nous remercie pour cette année fantastique.

— Vous devriez tous vous féliciter. Les clics en ligne ont augmenté de dix pour cent, et nous avons également observé une croissance des recettes publicitaires. Félicitations à notre équipe commerciale.

Il fait un signe de tête dans ma direction, puis Sanjit Mehta (terminale, directeur commercial) tend la main pour me faire un high-five (rentre en première, reporter) et à Javier (même classe que moi, photographe). Le nœud dans ma poitrine se desserre un peu.

Toute la journée, j'ai essayé de ne pas trop espérer. Un examen juste et impartial de mes perspectives conclut que je suis trop jeune pour devenir l'un des rédacteurs principaux. Malgré tout, lorsque M. Evans a envoyé le formulaire des demandes de fin d'année à toute l'équipe, j'ai jugé raisonnable de tenter ma chance en tant que responsable commercial vu que Sanjit passe son diplôme.

Sinon, j'espère au moins être rédacteur d'une tribune. *Opinion* est mon premier choix. Même si je déteste débattre de vive voix, j'aime être capable de construire un argument sur papier. Mes choix suivants sont : *Tribune libre* ou *Nouvelles*. Ce sont les postes les plus en vue pour attirer l'attention d'une université dotée d'un programme journalistique prestigieux.

M. Evans commence par remercier le personnel diplômé. Notre rédactrice en chef, Julia Brown (la plus susceptible d'être incarcérée pour protéger ses sources) part à Northwestern pour étudier le journalisme ; Sanjit (le plus susceptible de prendre sa retraite à quarante ans) à Penn en commerce. Ensuite, il annonce les nouveaux rédacteurs, rédacteurs exécutifs et rédacteurs en chef, tous des nouveaux. J'essaie d'avoir l'esprit d'équipe et l'air heureux lorsque trois filles de seconde sont nommées aux sections que je voulais.

Cependant, lorsque Javier (le plus susceptible d'instagrammer son propre Kompromat) est nommé directeur commercial, je n'arrive plus à cacher ma déception. Tous les autres rient, parce que c'est vrai : l'Instagram de Javier est rempli de photos compromettantes qui torpilleraient probablement toute tentative future de se présenter à des fonctions publiques. Malgré tout, je n'arrive qu'à faire un sourire à peine convaincant.

— Félicitations, Javi, dis-je en lui tapotant le dos. Tu vas être génial.

Alors que j'attends ma propre affectation, je me concentre sur le ralentissement de ma respiration. J'essaie également d'arrêter l'agitation de mon genou au risque de provoquer un autre dysfonctionnement du mobilier. Enfin, après que M. Evans semble avoir nommé tous les autres élèves, son regard se tourne vers moi.

— À Will Domenici, j'ai le plaisir de décerner le titre de personne la plus susceptible de répondre à un SOS technologique en moins de trente secondes.

Une vague de rires traverse la classe, et j'ai l'impression que mon visage va prendre feu. M. Evans se rend-il compte qu'il sous-entend que je n'ai pas de vie ?

Apparemment non.

— Avec sa fiabilité à toute épreuve, ses connaissances techniques et son œil pour le design, je pense que vous serez d'accord pour dire que le Spartan ne pouvait pas avoir de meilleur assistant web-manager.

Mes camarades applaudissent, mais pour la deuxième fois en moins d'une heure, je dois me forcer à transformer une grimace en sourire, et quand je dis « forcer », je décris un effort herculéen de jeu d'acteur et de contrôle du visage qui me vaudrait probablement un Oscar, ou au moins un Emmy.

De tous les postes au Spartan, celui d'assistant web-manager est le lot de consolation. Il n'est ni journaliste ni rédacteur. D'après ce que j'ai vu, il n'est rien de plus qu'un sous-fifre du codage et une marionnette des réseaux sociaux. Je suis conscient que l'équipe web fait partie intégrante du succès du journal, c'est juste que j'ai l'impression de n'avoir rien de plus à offrir.

J'essaie d'expliquer tout cela à M. Evans après le cours.

— Ce n'est pas parce que tu es assistant web-manager que tu ne pourras pas écrire, me rassure-t-il.

— Je sais, mais...

Ma voix se brise et je fixe le lino usé près de son bureau. Je prends une profonde inspiration et essaie de ne pas paraître trop pathétique.

— Mon écriture n'est pas assez bonne ? Ne faites-vous pas confiance à mon jugement éditorial ?

— Oh, Will...

M. Evans se penche vers moi et me regarde droit dans les yeux, comme s'il savait que je suis du genre à être sceptique face à tout compliment.

— Tu es un excellent rédacteur, reprend-il. L'attention que tu portes au choix des mots est phénoménale, et tu es toujours clair et précis dans tes raisonnements. Ta vérification des faits est excellente.

J'attends le *mais* pendant cinq atroces secondes.

Les yeux de M. Evans se détournent rapidement et lorsqu'il reprend la parole, sa voix n'est plus aussi douce.

— Cependant, j'ai remarqué que tu t'appuies beaucoup sur des sources secondaires et des correspondances par e-mail. L'année prochaine, j'attends de toi que tu ailles dans les coulisses pour creuser en profondeur. Passe des appels supplémentaires. Cherche et pose les questions difficiles qui font frémir les sources.

Il dit cela comme si c'était facile. Comment puis-je lui dire qu'il pourrait aussi bien me demander de voler jusqu'à la lune ?

Comme pour illustrer mon échec, ma montre intelligente bourdonne. Mes parents me l'ont offerte il y a quelques années après ma dernière crise de panique, et elle est réglée pour se déclencher lorsque mon rythme cardiaque dépasse cent battements par minute. C'est censé être un signal pour faire mes exercices de respiration et de recentrage.

J'ouvre la bouche, mais j'ai l'impression d'aspirer de l'air avec une paille. *Inspire cinq secondes. Expire cinq secondes.*

Ralentir ma respiration n'aide pas à refréner les questions qui remplissent chaotiquement mon esprit comme une conférence de presse : *M. Domenici, pourquoi êtes-vous si effrayé à l'idée de passer des coups de fil ? Ne pensez-vous pas être incapable de poser les questions difficiles ? Pensez-vous réellement qu'une personne qui n'arrive même pas à commander une pizza par téléphone sans transpirer pourra devenir le prochain Bob Woodward ?*

— Will, tu vas bien ? me demande M. Evans, le front plissé par l'inquiétude. Je ne veux pas te décourager. Tu ne passes qu'en première et tu possèdes déjà toutes les qualités essentielles d'un bon journaliste. L'intégrité, l'attention portée aux détails, l'éthique dans ton travail. Le reste viendra.

— Bien sûr, réussis-je à répondre. Merci, M. Evans.

— As-tu postulé à l'un des programmes d'été que je t'ai envoyés ? C'est

une façon de commencer à aiguiser ces compétences d'investigation.

Je lutte intérieurement contre mon dégoût de moi-même lorsque je réponds.

— Non, ça n'a pas marché. Je n'ai pas réussi à trouver le bon article à présenter.

La vérité? C'est que j'avais commencé à candidater à trois programmes, mais que je me suis dégonflé lorsqu'il a fallu demander des lettres de recommandation.

Le visage de M. Evans s'illumine.

— Eh bien, c'est quelque chose sur laquelle tu peux travailler cet été, un long article qui leur montrera tes qualités d'enquêteur et ta capacité d'analyse. N'oublie pas qu'il existe de nombreuses façons d'acquérir des compétences de *leadership*. J'aimerais pouvoir te confier un rôle plus important au sein de l'équipe l'année prochaine, alors cherche un boulot d'été où tu pourras apprendre comment gérer une équipe et commence à imaginer le journal comme une entreprise dont tu peux développer le lectorat.

Furieux, je griffonne ma mission :

- *Écrire un long article.*
- *Passer des appels et poser les questions difficiles.*
- *Apprendre à gérer une équipe.*
- *Développer une entreprise.*

Ce ne sont que des mots pour le moment. Écrire et développer un article sera mon grand challenge de l'été, mais je peux toujours essayer.



Mon cerveau face à l'impossible

Jocelyn

Dès le premier jour, je panique.

— Il m'a piégée, Priya. C'est le cliché : *Tâche impossible*.

Après avoir regardé les livres de comptes de mon père, pas besoin d'avoir un prix Nobel en économie pour comprendre que A-Plus fonctionne avec des marges très minces depuis des mois.

— Le pire, c'est qu'il n'y a pas assez de données pour savoir ce qu'on peut améliorer. Je n'ai aucune idée des plats qui se vendent le mieux ou de notre moyenne de fréquentation.

C'est vraiment déprimant. Lorsque cela devient trop fatigant d'y penser, je fais ce que je fais toujours lorsque je n'arrive plus à gérer ma vie : je regarde une série.

Après notre déménagement à Utica, il y a six ans, Netflix m'a sauvé la vie. Et je n'exagère pas.

J'avais dix ans et dire que ma famille et moi avons vécu un « choc culturel » en passant de la plus grande ville du monde à un endroit où Red Lobster est un restaurant haut de gamme serait un euphémisme.

En toute franchise, la plupart de mes camarades de classe ont pensé que j'étais une snob. À force de trop souvent commencer une phrase par « En ville, on a l'habitude de... » les gens finissent par ne plus vous parler. C'est pourquoi j'ai passé la majeure partie de mon collège collée à un écran pour ne pas avoir à penser au fait que je n'avais aucun véritable ami.

Lorsque Priya Venkatram a déménagé de San Francisco en cinquième et a appris que j'avais vécu à NYC, elle s'est tout de suite rapprochée de moi. Après avoir sympathisé grâce à notre amour commun pour *Orange Is the New Black* et *Better Call Saul*, nous sommes devenues meilleures amies pour la vie.

Elle venait au restaurant et nous lancions un film avec audio description pour que je puisse écouter pendant que je faisais le ménage.

Je fais entièrement confiance à son jugement concernant les émissions télé, alors quand elle me recommande *Restaurant : Impossible* et *Cauchemar en cuisine* pour trouver des idées, je m'exécute.

Cela ne fait que renforcer mon sentiment de désespoir.

— Ces émissions ne parlent que de restaurants où on mange sur place, lui dis-je. Quatre-vingt-dix pour cent de notre activité est à emporter. En plus, je ne peux pas faire venir un chef professionnel avec toute une équipe designer et dépenser des milliers de dollars en rénovation. Tu sais, cet endroit, c'est comme une roue de hamster. Il n'y a que quelques heures dans une journée et il faut répondre au téléphone, préparer les sacs des commandes à emporter, plier les menus, préparer la nourriture, faire les livraisons puis l'inventaire et les achats... Où vais-je trouver le temps de travailler notre communication en plus de tout ça ?

Je commence à hyperventiler rien qu'en y pensant.

— Est-ce que vous pouvez embaucher à temps partiel ?

J'y ai déjà pensé.

— Mon père va se contenter de crier qu'on ne peut pas se le permettre, répondis-je.



Le lendemain, mon père refuse catégoriquement d'embaucher.

— Tu n'arrêtes pas de dire que certaines critiques sur Yelp se plaignent du temps d'attente, j'argumente. Si nous avons de l'aide, nos revenus augmentent et le salaire s'autofinance, comme le bar à sushis. Si on le fait fonctionner et qu'on vend quatre ou cinq barquettes par soir, cela vaudra le coup.

Je me sens toujours stupide d'appeler un bar à sushis une vitrine de trente centimètres qui contient de quoi faire quelques sushis californiens, mais qu'importe.

— On ne peut pas faire venir quelqu'un de Chine, dit mon père. (Il entend par là un *associé commercial sans-papiers*.) Personne ne veut venir à Utica.

— Nous pourrions embaucher un étudiant local avec l'argent de mes économies, suggéré-je.

J'ai réussi à mettre plus de mille dollars de côté grâce aux pourboires de mes livraisons.

Ce n'est pas comme si mon père me payait, évidemment.

Le visage de ce dernier devient orange foncé.

— Si tu as de l'argent de côté, tu devrais le mettre sur ton compte pour payer tes études !

— Si j'arrive à avoir plus de temps pour étudier, j'aimerais entrer dans une meilleure université, rétorqué-je.

Alors que je regarde mon père se débattre avec la version asiatique d'un dialogue de sourds, je sors mon ordinateur portable. En quelques minutes, je poste une annonce sur Craigslist.

J'imprime ensuite une affiche ON RECRUTE avec des petites languettes à déchirer et je prie les Dieux pour que cela suffise.



Mon cerveau au chômage

Will

Après une recherche infructueuse d'offres d'emplois sur le site de l'Observer-Dispatch, ma mère décide de me faire passer un entretien pour un stage de collecte de données médicales à l'hôpital. C'est le premier été où j'ai une réelle pression pour trouver un petit boulot. Ma famille est suffisamment aisée pour que je puisse avoir de l'argent de poche en participant aux tâches ménagères et en faisant mes devoirs. Ma sœur et moi n'avons jamais manqué de rien. J'ai commencé à culpabiliser au lycée quand Manny a dû trouver un travail pour mettre de côté afin de s'acheter une voiture d'occasion.

Cette année, ma mère m'a vivement encouragé à *chercher un emploi rémunéré*. Je pense qu'elle a peur que je finisse comme mon cousin Nick. Il s'est prèlassé tous les étés et part étudier dans ce que ma mère considère comme étant « une université de second rang », que mon Oncle Chris paie les yeux de la tête.

— Ce sera bien pour tes demandes d'admission à l'université, William, me lance ma mère. On juge un homme par le travail de ses mains.

Elle me donne une petite tape sur le front avant de partir précipitamment pour pratiquer une césarienne.

Lorsque mon père me dépose à l'hôpital juste avant mon entretien, il me tend un thermos rempli de thé à l'hibiscus et au miel et me rappelle certains exercices de recentrage du Dr.Rifkin si je deviens trop nerveux.

J'ai commencé à voir le Dr.Rifkin en primaire. J'avais commencé à me plaindre de maux d'estomac ; la douleur survenait de façon aléatoire.

Ma mère devenait folle à essayer de déterminer si j'avais faim, si j'étais intolérant au lactose ou allergique au gluten... On m'a fait défiler devant une ribambelle de pédiatres et on m'a fait passer des échographies où l'on pétrissait mon ventre comme si c'était de la pâte à pizza.

Mon père a été le premier à remarquer que mes maux d'estomac coïncidaient souvent avec mes contrôles à l'école ou suite à des disputes avec mes amis ou ma sœur. Il avait vu ma tante Louisa lutter contre l'anxiété quand elle était adolescente et soupçonnait que c'était ce que j'avais. Il lui fallut un certain temps pour convaincre ma mère que je devais voir quelqu'un.

— Will a toujours été un enfant nerveux. Commençons par lui donner des conseils plutôt que de pathologiser ses problèmes, a-t-elle répondu.

Elle a rangé la liste des pédopsychologues qu'il lui avait donnée et s'est arrangé pour que j'aie un entretien avec mon professeur principal à la place.

Cinq mois plus tard, j'avais reçu des conseils de presque toute l'école primaire de St. Agnès, jusqu'au Père Healdon (deux fois), et mes maux d'estomac étaient devenus des nausées avec des vomissements occasionnels. Lorsque ma nne nne m'a rendu visite depuis Chicago, ma grand-mère m'a regardé et s'est exclamée : « Dieu ! Le travail du Diable ! » avant de m'emmener prier.

Finalement, mon père en a eu assez et m'a arrangé un rendez-vous Skype avec le Dr. Rifkin. Ma mère a admis que c'était la bonne décision lorsque mes symptômes les plus graves disparurent dès le premier mois de thérapie cognitivo-comportementale.

Depuis lors, l'anxiété reste gérable, à l'exception des quelques crises de panique que j'ai eues au début du collège.

Après m'être présenté à la réception de l'hôpital pour mon entretien, on me dirige vers une salle d'attente. Au bout de quelques minutes, la porte d'un bureau administratif s'ouvre et un homme brun d'âge mûr en sort.

Sans rire, il porte un cardigan en plein mois de juin.

— Monsieur Domenici ? appelle-t-il.

Il fixe la pièce jusqu'à ce que ses yeux se posent sur un vieil homme blanc assis à deux chaises de moi. Comment peut-il sérieusement penser que cet homme candidate à un stage ? On dirait un homme né sous la première administration Bush.

— Oui, bonjour. Monsieur Johnson ? dis-je en me levant.

Le sourire accueillant de M. Johnson se fige quelques secondes alors qu'il me jette un coup d'œil. Je me frotte le poignet. Je peux sentir mon pouls s'accélérer. J'ai vu Le Regard — la vision de panique et de surprise quand les gens comprennent que William Domenici n'est pas l'homme blanc qu'ils imaginaient — tellement de fois dans ma vie qu'on pourrait croire que mon corps a désormais l'habitude, mais non.

Ma sœur, enfant prodige qu'elle est, adore recevoir Le Regard. C'est comme sa propre expérience sociologique, l'occasion de prendre les gens de court lorsqu'ils réalisent que la couleur de sa peau est plus Hale Berry que Drew Barrymore.

— La façon dont les gens se remettent de cette surprise initiale en dit long sur qui ils sont et le genre d'hypothèses qu'ils entretiennent, m'a-t-elle dit une fois.

Personnellement, je préférerais ne pas recevoir Le Regard du tout. Il mène invariablement à La Question, qui peut prendre la forme de politesse mielleuse (Alors, Will, parle-moi de tes parents?) à la franchise offensante (Qu'est-ce que tu es?). Attendre La Question augmente toujours mon anxiété.

M. Johnson me conduit vers un bureau d'angle croulant sous les dossiers et les papiers en tout genre. Je m'assois sur un fauteuil en cuir usé et je pose fermement mes mains sur mes genoux pour bloquer mes jambes frétilantes.

Inspire cinq secondes. Expire cinq secondes.

M. Johnson s'adosse dans son fauteuil en soupirant puis clique sur son écran d'ordinateur.

— Alors, William, ou préfères-tu Will?

Il poursuit avant même que je puisse répondre.

— Qu'est-ce qui te donne envie de devenir stagiaire à St. Luke?

Il utilise la même intonation qu'un caissier me demandant si je veux mon ticket : avec une inflexion minimale me donnant l'impression qu'il a un intérêt tout aussi négligeable pour ma réponse.

Je suis gêné de réaliser que je n'ai rien à rétorquer. Bien sûr, je n'ai pas vraiment envie d'être un drone administratif dans le sous-sol d'un hôpital. J'aime l'idée d'avoir mon propre argent, et je ne veux pas que ma mère me voie comme un pique-assiette.

Alors que j'hésite, M. Johnson me demande :

— Es-tu en prépa de médecine?

— Je n'ai pas encore décidé, dis-je. Ma mère travaille ici, elle m'a dit qu'il y avait des opportunités pour moi.

— Oh, lance-t-il, son visage montre soudainement de l'intérêt. C'est une infirmière?

L'une des plus grandes bêtes noires de ma mère est d'entrer dans la chambre d'un patient et qu'on la prenne pour une infirmière ou une aide-soignante. Inutile de dire que j'ai appris le terme « micro-agression » avant d'entrer à l'école primaire.

— Non, c'est un chirurgien. Dr. Ogonna. Gynécologue obstétricienne.

Il hoche la tête d'un signe approbateur, comme pour suggérer que ma candidature a enfin un sens.

— Tu avais des questions concernant le poste ?

Je sors le document que mon père m'a donné et je parcours les questions que nous avons préparées hier soir. J'enregistre à peine les réponses de M. Johnson, les transcrivant dans mon carnet de journaliste comme s'il s'agissait de devoirs d'algèbre à résoudre plus tard. Il me pose quelques questions sur les cours facultatifs que je prends et nous parlons de mes activités extrascolaires, mais il semble que le réel but de cet entretien est de s'assurer que j'ai un pouls.

Avant de partir, je pense à une autre question.

— Quelle est la rémunération du stage ?

Quand M. Johnson rit, c'est de toute son âme.

— Oh là, là. Je suis désolé si ta mère ne le savait pas, William, mais St. Luke a pour principe de ne pas rémunérer les stagiaires s'ils n'ont pas encore leur diplôme. Si tu veux te faire de l'argent, tu auras plus de chance dans la construction. J'ai un copain qui pourrait chercher un apprenti.

Quand mon père me demande comment s'est passé l'entretien, je ne sais pas quoi dire.

— Ça a été, baragouiné-je.

Je fixe mon cahier de notes et grimace devant les « responsabilités » de mon travail à St. Luke : scanner les dossiers médicaux. Saisir les données. Exécuter des rapports d'utilisation. Puis je retourne aux conseils de M. Evans de la veille.

— Tu sais quoi, papa ? Je pense que je vais continuer de chercher.

Après mon entretien, je vais noyer mon chagrin chez Amazing Stories, où Manny (alias Mansur Fathi : le plus susceptible de réussir à sortir Will Domenici de sa spirale intérieure) est nouvellement employé. L'espace était autrefois un salon de manucure, et parfois, si on inspire profondément, on peut encore sentir les substances cancérigènes.

Manny, Javier et moi avons l'habitude de venir jeter un premier coup d'œil aux reprises de la semaine, y compris les quelques pièces que le propriétaire, Jordan, obtient sur eBay. Ce n'est pas un très bon butin cette semaine, principalement des *X-Men* des années 1990 qui ont déjà été numérisés sur *Marvel Unlimited*.

Pour faire court, cela ne nous prend pas longtemps. Pourtant, mon estomac gronde une fois que j'ai fini. Ou peut-être que ce ne sont que des restes de mon stress de ce matin.

— Les gars, on peut aller chercher à manger ? J'ai besoin d'un sandwich ou quelque chose comme ça.

— Rapportez-moi un truc, dit Manny. Pas de porc, ajoute-t-il.

Manny n'est pas un musulman particulièrement fervent, mais il est assez consciencieux concernant la règle du porc. « Je ne comprends pas pourquoi tu voudrais manger un animal qui mange littéralement des ordures », lance-t-il chaque fois que je prends un sandwich au jambon.

— On ne t'a pas demandé comment s'était passé ton entretien à l'hôpital, lance Javier alors que nous marchons vers l'épicerie en bas de la rue.

Il fait souvent ça, il rejoue les conversations dans sa tête pour pouvoir les reprendre et déceler les indices sociaux sur lesquels il pourrait agir plus tard.

— L'entretien s'est bien passé, mais ils ne peuvent pas me payer, alors ça ne vaut probablement pas la peine. J'ai juste peur que ma mère m'oblige à le faire « pour l'expérience ».

Je mime les guillemets avec mes mains.

— Tu peux toujours chercher un autre emploi qui paie, dit Javier.

— Oui, parce que les boulots étudiants poussent sur les arbres par ici.

— Y'en a un juste là.

Javier pointe du doigt un panneau littéralement devant nos yeux, sur la fenêtre du A-Plus Jardin chinois :

ON RECRUTE :
RECHERCHE UN STAGIAIRE D'ÉTÉ EN MANAGEMENT
POUR AIDER À DÉVELOPPER NOTRE ENTREPRISE.
UNE EXPÉRIENCE DANS LE DÉVELOPPEMENT WEB
EST PRÉFÉRABLE.
VEenez FAIRE PARTIE D'UNE ÉQUIPE A-PLUS !

Je regarde le panneau et je ne peux pas m'en empêcher.

— Heu... Non, gloussé-je en secouant la tête.

— Pourquoi pas ? demande Javier avec curiosité.

Je cligne des yeux et je réfléchis. Je fais souvent ça quand je suis avec lui. Non seulement parce qu'il est brillant, mais aussi parce qu'il a cette vision tout à fait objective du monde qui m'oblige à questionner mes propres préjugés.

Quand je le regarde, je ris à cause de l'image que j'ai de moi en train de distribuer des biscuits chinois et de rouler des sushis. Cela pourrait facilement être un sketch de *Saturday Night Live*, avec *One of these things is not like the others* jouant en fond sonore.

Mes fringales se transforment en honte. Je pense à ma sœur, et à sa façon de dire que notre réaction face à la dissonance cognitive en dit long sur qui nous sommes.

Inspire cinq secondes. Expire cinq secondes.

Je ferme les yeux et respire l'air chaud de juin. Le parfum de riz frit se mêle à l'odeur de levure de la boulangerie en bas de la rue.

La sensation déstabilisante dans mon estomac se calme. Je regarde à nouveau le panneau ON RECRUTE. C'est une bonne affiche. Le poste offre l'opportunité de gérer une équipe et de développer une petite entreprise. J'ai au moins une des compétences qu'ils recherchent. La personne qui a fait l'affiche l'a illustrée à la main avec de petits rouleaux de sushis et des boulettes anthropomorphisées avec des bulles disant des choses comme « A-Plus a besoin de TOI! ». En plus d'un numéro de téléphone et d'une adresse e-mail, chacune des petites pièces détachées en bas a un emoji différent.

Aussi doucement que possible, je déchire l'onglet avec l'emoji qui hausse les épaules.